

ALAIN
VIRCONDELET

Les derniers jours de
Casanova

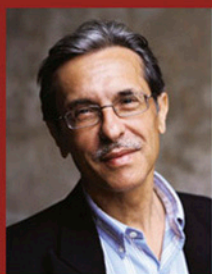
roman

Flammarion

Extrait de la publication

Les derniers jours de Casanova

Didier Pruvot © Éditions Flammarion



ALAIN VIRCONDELET

*Écrivain et biographe
d'Antoine et Consuelo
de Saint-Exupéry,
de Duras, de Camus,
de Balthus, de Jean-Paul II,
Alain Vircondelet
a écrit en outre de nombreux
ouvrages consacrés
à Venise et au XVIII^e siècle
parmi lesquels une vie
de La Princesse de Lamballe
rééditée chez
Flammarion (2005).*

« À la lueur tremblée des derniers flambeaux, ils se retrouvèrent sans parler. Ce fut le meilleur instant, d'une grâce reconquise, arrachée au galop de la vie, qui se passait de mots, s'exprimait dans le frôlement des gestes. Anna semblait croire qu'il suffisait de jouer l'épisode de l'évasion des *Piombi* pour barrer la route à la mort. Casanova lui dit qu'il n'en était rien, qu'elle faisait la petite fille mais que tôt ou tard il reprendrait la route comme autrefois. Il ignorait encore l'heure du départ et la nature de l'attelage, il ne savait pas dans quel état il serait pour partir, mais sûrement très vite il se rendrait à l'évidence du voyage et il redeviendrait ce qu'au fond de lui-même il n'avait jamais cessé d'être : la hâte, la vivacité. Le vent. »

1798. Casanova se meurt au château de Dux, en Bohême. L'heure des comptes peut-elle encore être celle de l'amour ? Entre la servante Anna et le vieux libertin, c'est la dernière scène de la *commedia* qui se joue, l'ultime partie de dés du voyageur éphémère.

Flammarion

Les derniers jours
de Casanova

DU MÊME AUTEUR

- Marguerite Duras*, Seghers, 1972.
Anthologie de la poésie fantastique française, Seghers, 1973.
Bonaventure, Stock, 1977.
Amore Veneziano, Stock, 1979.
Introduction au journal de ma vie de Thérèse d'Avila, Stock, 1979.
Vivre en poésie, entretiens avec Eugène Guillevic, Stock, 1980.
Maman la Blanche, Albin Michel, 1981.
Alger l'amour, Presses de la Renaissance, 1982.
Tant que le jour te portera, Albin Michel, 1983.
La Vie, la vie, Albin Michel, 1985.
La Nuit de Mayerling, Plon, 1985.
Le Petit Frère de la nuit, Albin Michel, 1988.
Séraphine de Senlis, Albin Michel, 1986.
Le Monde merveilleux des images pieuses, Hermé, 1988.
Le Roman de Jacqueline et Blaise Pascal, Flammarion, 1989.
Introduction à Sainte Lydwine de Schiedam de Huysmans, Maren Sell, 1989.
J.-K. Huysmans, Plon, 1990.
Duras, François Bourin, 1991.
La Tisserande du Roi Soleil, Flammarion, 1992.
Introduction à la cathédrale de Huysmans, Le Rocher, 1992.
Naissance d'un père, Le Rocher, 1993.
Saint-Exupéry, Julliard, 1994.
Devenir Venise, Lattès, 1994.
Jean-Paul II, Julliard, 1994.
Pour Duras, Calmann-Lévy, 1995.
Saint-Exupéry, Éditions du Chêne, 2000.
Les Chats de Balthus, Flammarion, 2000.
Françoise Sagan, un charmant petit monstre, Flammarion, 2002.
L'Enfance de Jean Paul II, Le Rocher, 2002.
Les Enclos bretons : chefs-d'œuvre de l'art populaire, Flammarion, 2003.
Journal de résistance d'un chrétien dans le monde, Flammarion, 2003.
Nulle part qu'à Venise, Plon, 2003.
Jean Paul II : la vie de Karol Wojtyla, Flammarion, 2004.
Une passion à Venise : Sand et Musset, la légende et la vérité, Plon, 2004.
Antoine et Consuelo de Saint-Exupéry : un amour de légende, Éditions des Arènes, 2005.

Alain Vircondelet

Les derniers jours
de Casanova

roman

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Flammarion, 2005.
ISBN : 978-2-08-130139-9

Première partie

L'ENCHANTEUR ÉPHÉMÈRE

— Qu'on me porte devant la croisée du grand salon, tonnait-il chaque matin.

Mais comme ses ordres se perdaient dans les longs corridors, il tapait alors avec sa canne contre les portes et les boiseries.

— Quelle impatience ! Vous ruinez votre santé, disait Anna, la servante qu'il avait attachée à son service. Il ne sert à rien de crier, j'arrive, j'arrive, monsieur Casanova.

Il aimait entendre ses pas rapides trotter sur les planchers, le froissement de sa robe de coton dans l'embrasure de la porte. Elle lui semblait une apparition : la blancheur de sa peau, la grâce de sa silhouette et cette jeunesse surtout qu'il sentait à la fraîcheur de la voix, à l'habileté qu'elle mettait à rehausser les coussins derrière son dos.

Tous les jours, depuis que son état avait empiré, il accomplissait le même rituel. Il n'avait pas d'autre occupation, pas d'autre surprise que l'arrivée de la servante, et c'était une sorte de joie, un moment qui

rompait le cours obscur des jours et des nuits, un moment qui lui rappelait cette vie qu'il avait menée, faite d'accidents et d'imprévus. Mais au fond de lui, il savait que tout était vain. Tout était accompli.

— Rien ne change finalement, pensait-il, ce sont toujours les mêmes brumes, les mêmes petits matins froids, les mêmes soirées humides, les mêmes salles de palais désertées, la même défaite annoncée. À quoi avaient servi ces incessants voyages ? Venise, Prague, Dresde, Dux, toutes ces villes n'avaient-elles donc été que des étapes, des renoncements et des feintes ? Tous ces périple, que des ruses pour retarder la mort ?

Depuis les premiers symptômes de sa maladie, il s'était surpris à vivre autrement. Il avait fallu abandonner les visites dans les villes voisines, il ne demandait plus de faire atteler la voiture, il ne priait plus le cocher de le mener chez ses éditeurs ou chez les dernières relations qu'il n'avait daigné nouer que pour le plaisir de la conversation. Sa santé l'avait cloué à Dux, il n'en sortirait pas, il savait cela, qui lui ressemblait si peu : il y aurait d'abord le fauteuil où on le laisserait seul, devant les grands arbres du parc, et puis ce serait la lente agonie dans son lit, avant que de céder la place. Mais il possédait au dernier degré la faculté de s'adapter à toutes les circonstances, de ne jamais leur résister. Alors va pour le fauteuil, se disait-il. La canne de bois précieux tapait encore et son bruit le rassurait. Car il était toujours aussi déterminé à retrouver la vie, à en éprouver ses bonds et ses surprises. Une fois les larges coussins disposés dans son dos, la servante appelait deux domestiques qui prenaient le fauteuil à bras-le-corps, et commençait la

lente déambulation dans les couloirs du château. Il riait sous cape de cette situation, disant qu'ainsi, bien calé entre ses coussins, il ressemblait à Voltaire, lui aussi porté comme un dieu à travers les jardins de Ferney !

On était au mois de mai de 1798. Le parc renaissait de sa nuit d'hiver, les brouillards avaient peine à se dissiper mais les vastes arbres retrouvaient leurs feuillages. Ce printemps-là seulement, Casanova avait su remarquer le tulle vert, léger, immatériel, qui ourlait les branches, tamisait la lumière. Et quelque chose l'avait ramené à sa petite enfance quand, dans les ruelles de Venise, il courait jusqu'aux larges *campi* où l'air et le soleil entraient à flots, semblaient se jeter désespérément, inondaient l'espace, se coulaient dans les arbres.

À Dux, longtemps, il avait ignoré la nature, préférant le silence de son cabinet, le bruit rêche de sa plume griffant le papier. Pour quels visiteurs les jardiniers s'employaient-ils chaque jour ? Parfois les grilles du château restaient fermées plusieurs semaines de suite : qui donc viendrait encore visiter le vieux Casanova ? Il aimait ces moments inutiles, les attentions des domestiques pour le parc, ces tâches quotidiennes accomplies « pour rien ». Ce « rien » avait du sens, il perpétuait l'ordre ancien.

— Voilà ce qu'il faudrait savoir conserver, pensait-il, cette agitation vaine et sans projet, qui perpétue les choses et les entretient dans leur délicieux état de vanités...

Des hautes fenêtres de ses appartements, il entendait à présent le raclement sec et régulier des

râteaux sur le sable, le roulement des brouettes. Lui qui n'avait jamais eu une quelconque inclination pour les observations de la nature, porté avant tout sur les spéculations philosophiques et imaginaires, sur ces événements du monde qui, depuis quelques années, s'étaient affolés, tournaient comme une toupie et ne lui donnaient plus aucun espoir. Avait-il d'ailleurs accordé un jour quelque crédit en l'avènement d'un monde meilleur ? Alors le plus souvent il revenait en esprit à Venise.

— Tout n'y était que roueries, masques et illusions, confiait-il à sa servante. Croyez-moi, ma bonne, il s'agit toujours de fuir, fuir l'improbable existence, l'inutilité des choses.

Elle n'entendait rien à ses conseils, à son verbiage de vieillard. Et cependant elle avait pour lui de l'indulgence et un vrai respect, lui dont elle savait qu'il avait rencontré tous les grands de ce monde, les rois et même, disait-on ici, la tsarine, les plus grands princes d'Europe et les écrivains les plus célèbres...

Il s'était enfin résolu, pour surmonter les affres de sa vieillesse, à la simplicité de Dux, à cette solitude qui, tout bien pesé, lui convenait. Car, pensait-il, que pouvait-on attendre d'autre de la vie lorsqu'on avait connu ces traversées nocturnes et secrètes sur la lagune saumâtre, pour se rendre seul, recouvert d'un domino sombre dans quelque *casino* et se frotter au jeu et aux femmes ?

Une autre nuit tombait désormais sur lui. Ou bien une journée de plus qui lui était donné de vivre, et quoiqu'il ne prît jamais de plaisir particulier à accueillir le retour des beaux jours, il avait étrangement senti

cette joie indicible de la lumière de mai, sa douceur. Il avait observé que le salpêtre sur les murs du château s'était asséché, que la lumière traversait les branches des grands arbres, effleurant à peine l'herbe drue des pelouses. Et ce spectacle lui avait comme redonné des forces.

Depuis des jours déjà, il était pris dans une nasse de douleur qu'il sentait monter, qui enflait son ventre et commençait à le faire suffoquer. Autour de lui, c'était toujours la même agitation des laquais et des servantes, la rumeur de cette canaille contre laquelle il avait tant pesté, et qui lui était désormais indifférente, éloignée de lui, comme s'il était déjà parti.

Tous les jours étaient devenus ordinaires, semblables les uns aux autres. Les migrations des oiseaux filant vers le sud retenaient son regard, il les voyait poursuivre leur route en bandes studieuses, quelquefois certains oiseaux semblaient échapper à l'alignement impeccable, s'enfuyaient : en riant, il leur souhaitait bon vent, bonne chance.

La vue du dégel dans le parc l'assurait de plus de confort, de légèreté. Il pensait aux mois de mai à Venise, à la clarté triomphante qui s'installait sur les places et n'en partirait qu'avec les brumes montantes de la lagune à l'automne. Depuis longtemps, sa vie n'était qu'intérieure, même s'il fallait bien savoir où allaient le monde et Venise, lire les gazettes qu'on lui envoyait, ruminer contre Bonaparte, déplorer la fin de la Sérénissime.

— Savez-vous, Anna, le peu de la vie que j'ai appris ? Faire semblant, ma belle. Encore un peu faire semblant, avant de mourir.

La servante frissonnait à ses mots. Elle n'aimait pas parler de la mort, de la vie, des grandes idées. Pour se rassurer, elle haussait les épaules.

— Vous dites des fadaises, monsieur Casanova, vous ne devriez pas vous tourmenter ainsi. Croyez-moi.

Il souriait en l'écoutant. Une même tendresse reliait la servante à toutes les femmes qu'il avait conquises. Grâce à elle, il se surprenait à supporter son existence sans effroi ni révolte. Et le passage du temps lui semblait ainsi plus doux, presque réconfortant.

Il pouvait maintenant ne rien faire, lui qui avait été si actif, si effervescent. Mais il ne supportait pas cette immobilité, l'histoire tournait mal, il n'en était plus le maître et l'ordonnateur. La maudite maladie avait commencé, d'abord insidieusement, puis s'était installée dès l'automne 1797, l'accoutumant à des douleurs de ventre, à des rétentions urinaires passagères qui prévenaient déjà de la fin. « L'hydropisie est à craindre », avait dit le médecin. Il s'était renseigné sur le terme, avait cherché à savoir. Il avait consulté tous les livres de médecine de la bibliothèque du comte, et ce qu'il avait trouvé ne lui laissait guère d'illusion. L'hydropisie surviendrait inévitablement, enflerait ses organes, et il sombrerait dans l'inconscience. Pour la première fois peut-être de sa vie, il s'était alors laissé gagner par l'anxiété. Au fil des mois, son attention s'était concentrée sur ses problèmes, il ne voyait plus l'histoire qu'au travers de l'ultime scène de la comédie, celle où il suffoquerait, où tout éclaterait dans son corps et où il mourrait. Comme il fallait bien en rire

aussi, il disait qu'il exploserait comme la grenouille de la fable...

— Vous vous méprenez, monsieur Casanova, ne croyez pas ce que disent les livres, croyez-moi plutôt, vous guérirez avec les beaux jours.

Il feignait d'écouter les bonnes paroles de sa servante, elle était brave et jolie, et puis les premiers rayons de soleil qui doraienent les boiseries des grands salons d'une lumière biaisée lui semblaient accueillants, porteurs d'espoir.

— Vous avez raison, *ragazza*, le printemps me sauvera.

Au fond de lui, il savait pourtant que l'agonie allait commencer, peut-être très tôt, bien en amont des derniers jours. Il fallait ramasser toute sa vie, ficeler sa mémoire. Mais il avait vécu dans une telle urgence, une telle frénésie du désir que tout se mêlait maintenant. Une chose était sûre, il voulait accomplir seul le dernier rite.

— Ni neveu ni nièce, ni derniers amis à mon chevet, rien que moi dans ce fauteuil en guise de lit puisque je ne pourrai plus me coucher.

Il s'était fait expliquer l'exact déroulement de sa maladie, se souvenant de ces cires anatomiques de Florence qu'il avait vues, il y a longtemps déjà, et qui montraient des vessies éclatées, tuméfiées, flétries, gangrenées.

— Seul, c'est ainsi qu'il faut mourir, disait-il. Seul, pour poser enfin pied. L'impossible retraite.

Et maintenant tout remontait du passé. L'errance effrayante, ce tournis d'hommes et de femmes. Il avait fallu toujours partir, de ville en ville, de pays

en pays, de femme en femme. Pour quoi ? Pour qui ?

— Voyez-vous, *ragazza*, l'étrange histoire de la vie ? La petite fugue de Vivaldi entendue l'autre soir, avant de souper, dans le salon de musique, c'était peut-être alors la chose la plus importante au monde. En cet instant précis, quelques notes grêles et rapides qui effaçaient tout le reste et qui me reviennent en tête, me martèlent l'esprit. Venez là, tout près de moi, asseyez-vous, oui, comme cela. Saurez-vous jamais la chaleur que votre peau dégage, sans même que je la touche ? Cette douceur ? Il y a cette musique de Vivaldi, et ma mémoire qui détale dans les ruelles de mon enfance, dans les dédales d'eau où j'aimais tant à me perdre. Vous ne connaissez pas Venise, *bella*. Venise est une fugue, aussi fluide qu'elle, aussi douce.

Que faire dans le vaste château inhabité, avec ses dizaines de chambres abandonnées, jetées dans l'ombre, ses volets clos, ce salon tapissé de stucs où ne se jouait presque plus de musique ? Il flottait un étrange climat d'attente. Attente du maître, le comte de Waldstein, parti courir l'Europe avec sa suite et perdu dans le jeu et les femmes ? Attente d'autres choses rêvées, toujours enfuies ?

— Ne me quittez donc pas, *ragazza*. Les temps sont courts pour moi, je saurai vous remercier.

Lentement, s'était tissée une étrange amitié entre le vieux Casanova et la servante, en vérité la fille du concierge. Elle s'était mariée à un valet de cuisine et elle s'ennuyait au logis. Elle avait fini par trouver du charme au vieillard bougon et irascible dont tous les domestiques se moquaient, ce vieux qui tenait à ne

s'exprimer qu'en français comme à la cour de la Pompadour, et qui traitait les servantes comme des favorites. Anna trouvait mille subterfuges pour lui rendre visite, s'asseoir près de lui et l'écouter parler. « Ratiociner », disaient les autres...

Elle, ne disait presque jamais mot et il appréciait en elle ces qualités qu'il avait toujours dédaignées, la tendresse et la douceur. Il en avait à présent besoin.

— Vous me donnez votre cœur, lui disait-il.

Elle recevait ses compliments en rougissant à peine, elle avait une force de caractère qui la faisait plus forte que son âge, plus aguerrie, plus farouche. Ce dernier trait plaisait aussi à Casanova. Il n'avait pas de visée sur elle, c'en était fini de ces jeux, même s'il savait toujours que le désir était plus présent dans l'esprit. Le corps y tient un rôle accessoire, affirmait-il, et la jouissance vient de ce que l'imagination se représente des secrets du corps. Tout ne se joue-t-il pas ailleurs, dans le sillage musqué des plis des chairs, dans la cambrure secrète des reins, dans le galbe de velours des seins, dans leur dureté d'albâtre ?

Mais ils partageaient un secret. Ni l'un ni l'autre ne voulaient y revenir, le porter au jour. Il était enfoui depuis des années, et c'était bien ainsi. Pourquoi aurait-il fallu revenir sur cette étreinte d'un instant qui avait entraîné la grossesse d'Anna, et la petite fille morte trop tôt ?

Depuis le printemps 1798, Casanova ne se rendait plus à la bibliothèque, malgré le labeur auquel il s'était engagé. En établir le catalogue raisonné, en faire l'inventaire ne l'intéressait plus. Cela l'avait-il jamais intéressé ? Quand, en 1785, il avait accepté de devenir

le bibliothécaire du comte Joseph-Carl-Emmanuel de Waldstein, amateur d'occultisme et de chevaux, jeune et arrogant libertin, c'était dans le but avoué de pouvoir survivre. Non pas de s'établir, mais de finir dignement sa vie. Même ses *Mémoires*, douze tomes, qu'il écrivait en français depuis 1788 et qu'il s'acharnait à corriger, ne trouvaient pas grâce à ses yeux. Fallait-il les vendre ou les détruire ? Souvent il avait été tenté de les brûler, mais comment supporter sans souffrir cet effacement ? Il s'était résigné à les déposer sur son bureau, et parfois, délaçant les grands cordons de cuir dont il les avait enserrés, il en ouvrait un volume.

— La trace, jeune fille. L'odeur de la trace. C'est la grâce unique de la vieillesse.

Anna croyait qu'il somnolait dans son grand fauteuil. Il ne faisait rien pour l'en dissuader. Au contraire, il aimait sentir sa présence bienveillante, sa manière de taper sur ses oreillers pour qu'ils reprennent forme, ces bruits de porcelaine quand elle préparait des tisanes et le frou-frou de coton que ses jupons faisaient en marchant. Sans un bruit, elle allait et venait dans le grand salon, ne voulait pas le réveiller. Jamais elle ne saurait son ardeur de vivre, et cette tension de l'esprit qui ne baissait pas, même en ces jours mauvais. Ce qui comptait à présent, c'était de rassembler cette vie errante, la comprendre peut-être, mais ne plus écrire, car tout était désormais joué, plus que quelques semaines pour boucler l'histoire. Trop de mouvements l'avaient usé, trop de voyages, d'allers et de retours, trop de liberté finalement, consommée jusqu'à satiété. Quelquefois, la servante

le surprenait à sourire dans son demi-sommeil. Elle aimait le regarder. De quoi souriait-il ? À qui ?

Lui avait toujours l'imagination vagabonde, il souriait au Casanova d'autrefois, agile comme un chat quand il s'était agi de s'évader des Plombs de Venise, de glisser sur les toits métalliques du palais des doges, et de s'évanouir dans la lagune. C'était bien le même qui tâchait maintenant de ne pas trop bouger dans son fauteuil pour ne pas provoquer ses maux de ventre, le même qui observait à chaque heure l'état de sa vessie, forçait sur elle pour laisser échapper un filet d'urine dans le bassin de porcelaine qu'il se faisait porter...

— Entendez-vous, ma fille, les criaileries des domestiques, en bas ? Ah ! si le comte survenait, quel branle-bas dans les cuisines... Mais ils sont tous là à dîner joyeusement, à bavarder dans la grande salle chauffée, à s'enivrer sur le dos du maître.

— Ne vous en préoccupez pas, monsieur Casanova. C'est leur jeunesse qui en est cause.

Un sentiment de défaite et d'abandon l'obsédait. Il ne pouvait se résoudre à cette dissolution de l'honneur, aux mœurs vulgaires de la valetaille qui lui rendait bien son mépris en l'injuriant, en le parodiant, en affichant son effigie sur les portes des cabinets d'aisance. En même temps, il enrageait d'avoir perdu sa légèreté, sa grâce, son élégance. Et cette délicieuse insouciance qu'il avait gardée si longtemps.

— C'est cela, la vieillesse, disait-il, toutes ces pertes. Ces faiblesses.

Fallait-il donc que tout se dissolve dans le grand mouvement de l'histoire ? De Venise même, il ne

restait plus qu'un énorme carnaval conduit par les Autrichiens. Venise : son port intérieur, sa mère. Mais elle aussi passait la main, rendait le dernier souffle. Elle aussi avait abandonné cette jeunesse particulière qui la définissait. Il en parlait à la servante sans attendre ses questions. Elle s'asseyait sur un tabouret et elle écoutait.

— Venise, c'est d'abord une résille de ruelles, de ponts et de canaux où l'on peut se dérober à la vue des autres.

Elle avait peine à imaginer la ville, les palais dont les fondations reposaient sur des fûts de chêne et de mélèze, les églises et les campaniles qui tanguaient sur des pavages de marbre et les dominos de soie qui se faufilaient dans les *calle*. À Dux, comment se perdre ? Comment se fuir ? Comment éviter la pesanteur du grand château solitaire ? Retrouver la fragilité des jours à jamais perdus ?

— Menez-moi plus près, lui disait-il, plus près de la croisée. Regardez le tulle vert qui garnit doucement les arbres. Chaque jour, il s'étoffe. Elle n'est pas si inutile que cela, la mort, n'est-ce pas ? Me voilà méconnaissable. Elle avait raison, la vieille mégère de mon enfance qui m'avait prédit qu'au terme de ma vie, d'autres impressions surgiraient, inconnues et vastes, qui me rendraient presque étranger à moi-même. « Vous saurez, m'avait-elle dit, que ce sera alors la fin... » Je m'en souviens nettement maintenant.

Ce soir-là, il avait déposé sur une table sa perruque comme le dernier doge avait remis sa coiffe à son valet. Il avait replié les dernières pages de son manuscrit. Cette fois c'était fini, il renonçait, il n'y

ajouterait plus une seule ligne. Enfin il avait porté à hauteur de son visage un miroir et considéré son état.

Sa bouche, dont il ne restait plus que quelques dents, s'était creusée. Comme il ne mettait plus de poudre sur son visage, son teint était devenu mat et presque terne, il ne nouait plus sous son gilet le jabot de dentelle exécuté par les mains habiles des femmes de Burano.

— Me voici, dit-il sur un ton de défi, moi, Giacomo Casanova, qui me livre à l'avancée méthodique de ma mort.

Il l'avait vue arriver, lente mais prévisible. Elle s'était faufilée dans la fameuse gazette de la République, la *Themis vénitienne*, qui, un peu plus chaque année, annonçait l'effondrement de sa ville à mille détails qui ne lui échappaient pas. Et la ruine désormais était accomplie : l'an dernier, en 1797, Venise s'était rendue à Bonaparte. C'en était fini du génie de la ville, de ce qui faisait sa grâce : cette liberté des êtres, cette agilité dont elle était parée depuis des siècles et qui se traduisait dans la légèreté de ses ponts, dans cet art de vivre et de se mouvoir, dans l'insolence des paroles qui fusaient sur toutes ses places, dans la fragilité des masques.

Déjà son ami Zaguri lui avait raconté l'arrivée des soldats de l'An II, ces milliers d'hommes qui avaient investi la cité, agitant drapeaux et cocardes tricolores. Il lui avait dit les tentatives de séduction des Vénitiens, ouvrant aux envahisseurs leurs salons et la scène de leur théâtre, offrant leurs plus belles courtisanes... Il avait raconté enfin l'humiliation des

N° d'édition : FF861401
Dépôt légal : octobre 2005

